



ISSN 2110-6126

ISSN en ligne 2261-1061

Le Rivage des Syrtes de Julien Gracq, roman d'un choc des civilisations ?

Arnaud Coignet

France

arnaud.coignet@gmail.com

Résumé

Aldo, jeune patricien d'Orsenna est affecté sur la côte des Syrtes. Dans la chambre des cartes, le palais de Vanessa Aldobrandi ou sur l'îlot de Vezzano, à deux jours de navigation du *Farghestan*, s'éveille et grandit en lui le goût de l'aventure, prélude à la transgression. Avec son style élégant, son atmosphère onirique, *Le Rivage des Syrtes*, paru en 1951, recèle un pouvoir d'envoûtement rarement égalé. Pour *Oswald Spengler*, chaque culture est appelée à vivre les temps de la vie humaine : la jeunesse, la maturité, la vieillesse et la mort. Cette idée inspire à *Julien Gracq* cette description d'un État qui va mourir. Les rivalités entre les grandes familles aristocratiques, la montée vers la guerre, les doutes d'une société qui se débat pour survivre dans un climat d'apocalypse : tout cela évoque les grandes invasions ou la fin de la III^e République. Roman du choc des civilisations, il conserve toute son actualité et nous invite à penser la place de l'homme et de son action face à l'histoire.

Mots-clés : Orsenna, Farghestan, Julien Gracq, Oswald Spengler, choc des civilisations

The Opposing Shore by Julien Gracq : Novel of the Clash of civilizations ?

Abstract

Affected, on the coast of Syrtes is Aldo, a young nobleman from Orsenna. In the chart room, in Vanessa Aldobrandi's palace, where on the small isle of Vezzano, two sailing days on Farghestan, growing within, the taste of adventure awakens, this a prelude to transgression. Appearing in 1951, *The Opposing Shore*, with its elegant and dream like atmosphere receives a bewitched power, rarely equaled. For Oswald Spengler, every culture is called to live the times of human life : the youth, middle and old age then death. Inspired by this idea, Julien Gracq describes a dying state. The rivalries between Aristocratique families, the path towards war, societies doubts for survival in an apocalypt climate, all invoke the grand invasions or the end of the third republic In Clash of civilizations, invited us to think the place of the man and his action in front of the history.

Keywords : Orsenna, Farghestan, Julien Gracq, Oswald Spengler, Clash of civilizations

J'ai lu et relu *Le Rivage des Syrtes*, toujours avec le même enthousiasme, sans doute en raison de la beauté de son style mais peut-être davantage parce qu'il évoque un de ces pays de frontière, un de ces confins ou de ces avant-postes, lieux de passage et d'appel à la transgression autant que limites. La fascination qu'exerce sur le héros du roman, Aldo, cette ligne à ne pas franchir, et que bien sûr il franchit au risque de provoquer l'irréparable, est la même que celle que j'ai toujours éprouvée face à la frontière, à l'autre, à celui d'en face, différent, ennemi peut-être, mais tellement attirant.

Le Rivage des Syrtes est un livre magique avec l'ampleur de son sujet, la complexité de l'action, la beauté du style, somptueux, chatoyant, poétique et théâtral, l'évocation de ses paysages imaginaires, la densité et l'imbrication des références géographiques et historiques. Tout cela donne au *Rivage des Syrtes* une portée inégalée et en fait une œuvre majeure de la littérature française du XX^e siècle.

Si le thème du temps et ce climat de sommeil, d'attente, de léthargie et de désir, rattachent *Le Rivage des Syrtes* aux autres livres de Julien Gracq, la culture, les lectures et l'imaginaire qui le nourrissent en font un drame de civilisation, le récit d'un choc de cultures. Dès lors, l'œuvre touche à l'universel et à l'intemporel.

1. Julien Gracq : la forme d'une vie

En 1951, lorsque paraît le *Rivage des Syrtes*, Julien Gracq est déjà un écrivain confirmé. Il est né le 27 juillet 1910 à Saint-Florent-le-Vieil et est le second enfant d'Emmanuel Poirier et d'Alice Belliard, ses parents qui sont originaires du Val de Loire depuis six générations au moins. Dans ce pays, divisé par la guerre de Vendée, les Poirier sont par tradition, des « Bleus ». La famille Belliard, à l'inverse est plutôt de tradition cléricale.

De 1914 date son premier souvenir d'enfance : un gendarme annonce la mobilisation générale en criant : « Ça y est ! » En 1921, Louis Poirier entre au Lycée Clémenceau à Nantes, pour une vie de pensionnaire qui se prolongera ici ou là. Le statut d'interne tient en deux mots : réclusion et exclusion ne permettant d'autres évasions que la lecture et le rêve. Il est un élève brillant, lauréat du concours général dans plusieurs disciplines. Sa culture littéraire est classique : après Jules Verne, Lamartine, Hugo, Musset, Stendhal...

En 1928, Poirier quitte Nantes pour Paris. En khâgne, à Henri IV, il suit les cours d'Alain et découvre l'art moderne, le cinéma, Claudel, Gide, Valéry... Reçu, en 1930, au concours de l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm, il y croise Georges

Pompidou et Robert Brasillach et choisit l'étude de la géographie, en hommage à Jules Verne. Elève d'Emmanuel de Martonne, il soutient un brillant mémoire de géomorphologie, consacré à l'Anjou méridional, sa région d'origine. En parallèle, il suit les cours de la section diplomatique de l'Ecole des sciences politiques, dont il est diplômé en 1933. En 1934, il est reçu à l'agrégation.

En 1935, il s'acquitte de ses obligations militaires comme élève officier à Saint-Maixent, puis comme sous-lieutenant à Nantes. En 1936, professeur au lycée de Nantes, il adhère au Parti communiste avant d'être, au Lycée de Quimper de 1937 à 1939, secrétaire de la section C.G.T. et de participer à la grève interdite de 1938.

Lorsque Gallimard refuse le manuscrit d'*Au château d'Argol*, Julien - comme Julien Sorel - Gracq - comme les Gracques - le confie au libraire José Corti, éditeur des surréalistes et dont la devise est « Rien de commun ». A l'annonce du Pacte germano-soviétique, Gracq renvoie sa carte du P.C.F. ; c'est son dernier acte politique. Fin août, il est mobilisé comme lieutenant. En Flandre hollandaise, il est fait prisonnier le 2 juin 1940. Il reste interné jusqu'en février 1941 en Silésie. Affaibli par un régime de quasi famine, il tombe gravement malade ; un risque supplémentaire de contagion lui vaut d'être libéré. Il redevient professeur de lycée, achève *Un beau ténébreux* et écrit *Le Roi pêcheur*.

En 1947, Gracq est nommé professeur au Lycée Claude-Bernard, poste qu'il occupe jusqu'à sa retraite en juillet 1970. Sa vie se partage entre travail et vacances, enseignement et écriture, ville et campagne. Pendant l'été, il commence à rédiger *Le Rivage des Syrtes*. En 1949, le *Roi pêcheur* interprété au théâtre Montparnasse par Maria Casarès et Jean-Pierre Mocky est éreinté par la critique avec laquelle Gracq règle ses comptes en publiant *La Littérature à l'estomac*. Au printemps 1951, il écrit le dernier chapitre du *Rivage des Syrtes*. Le livre paraît en septembre ; les critiques sont en majorité favorables voire élogieuses. Se construit alors l'image d'un Julien Gracq « dernier des grands classiques » et la rumeur le donne favori du Goncourt. Dans une lettre au *Figaro littéraire*, Gracq déclare qu'il refuserait le prix s'il lui était décerné. Cela n'empêche pas les jurés de couronner le roman dès le premier tour... et Gracq de le refuser.

2. L'action : la marche vers la guerre

Le récit se déroule jusqu'à la fin selon une progression chronologique, à peine troublée par quelques retours en arrière. Il a pour cadre la Seigneurie d'Orsenna, une cité-État mercantile comme Carthage, Gênes ou la Venise déclinante du XVIII^e siècle, vivant dans le souvenir de sa gloire passée. Sa torpeur s'exprime dans cette « drôle de guerre » ou de « guerre froide » qu'elle livre depuis trois siècles au

Farghestan, pays de l'autre côté de cette mer morte qu'est la mer des Syrtes. Les deux belligérants s'ignorent et aucun d'eux ne semble décidé à signer la paix ni à reprendre un conflit dont seules témoignent les archives.

Le Rivage des Syrtes est un récit au passé. Le narrateur, Aldo, est également le héros du roman. Quand devient-il le mémorialiste de sa propre histoire, dont nous ne savons que ce que révèle son propre récit ? Dans de rares passages, Aldo coupe le fil du récit et revient au présent :

Quand le souvenir me ramène - en soulevant pour un moment le voile de cauchemar qui monte pour moi du rougeoiement de ma patrie détruite - à cette veille...

La narration est retour vers le passé, mais dans son mouvement elle saisit ce passé comme anticipation du futur. Le roman est un récit de signes précurseurs et avant-coureurs d'un désastre, la « chronique d'une mort annoncée ».

Aldo est un jeune patricien appartenant à l'une des plus anciennes familles d'Orsenna. Plus coutumier des bals et des mondanités que des casernes, il choisit néanmoins de rompre avec la vie facile et les plaisirs de la ville et se fait envoyer sur le front des Syrtes, comme observateur auprès des Forces légères, c'est-à-dire comme espion officiel de la Seigneurie. Le voyage le conduit dans un paysage de lagunes bordées de joncs, « une prairie des premiers âges, aux hautes herbes d'embuscade. »

Aux Syrtes, la décadence d'Orsenna est évidente : la flotte est réduite jusqu'à l'inexistence et les quatre officiers - Marino, le capitaine commandant la garnison, Fabrizio, Roberto et Giovanni - s'occupent comme ils le peuvent ; les deux cents hommes de la garnison sont employés à des travaux agricoles dans les grandes exploitations de la région. D'un malaise initial dû à l'atmosphère de désœuvrement, Aldo trouve vite une certaine stabilité. Le dimanche, il aime se réfugier dans la chambre des cartes où sont rassemblés les principaux souvenirs du passé guerrier d'Orsenna. La contemplation des cartes et des noms des villes du Farghestan constitue un premier signe au cœur de l'attente. D'autres suivront : une nuit, l'ombre d'une voile aperçue, un navire mystérieux qui franchit la ligne des patrouilles...

Une fête commémorative est l'occasion d'une prise d'armes au cimetière de l'Amirauté. Pages sublimes évoquant Bossuet et Chateaubriand :

Génération après génération avaient usé leur vie à se mortaiser à leur alvéole exacte, à se calibrer aux mensurations du trou... La ville vorace se maintenait à fleur du sol à la cime vertigineuse d'un jardin de monstres, d'une charpente d'ossements rabotés vifs... Même en symbole, Orsenna continuait à fabriquer de la terre de cimetière.

Après cette cérémonie lugubre, Aldo décide d'aller visiter les ruines de la ville morte de Sagra où la nature reprend ses droits. Nouveau signe : caché dans la végétation, Aldo observe un navire - bateau de contrebande ? - non immatriculé. Son garde armé semble être un étranger.

La nuit venue, Aldo est rejoint par Vanessa Aldobrandi descendante d'une famille de l'aristocratie militaire en rébellion contre la cité-État, qui séjourne à Maremma, la capitale des Syrtes. Le jeune homme a connu autrefois la princesse dans un parc abandonné d'Orsenna. Elle l'enlève. Le palais Aldobrandi, à l'extrémité de la ville pourrissante de Maremma, est fréquenté par une société disparate. Aldo y fait la connaissance de Belsenza, agent secret de la Seigneurie. Celui-ci évoque des rumeurs inquiétantes qui courent à propos des bouleversements politiques survenus au Farghestan. Vanessa qu'Aldo rejoint dans sa chambre, lui manifeste son désir de voir les choses changer à Orsenna. Dans la chambre - encore un signe -, Aldo perçoit la présence du portrait du grand ancêtre des Aldobrandi, Piero Aldobrandi, peint par Longhone. Le portrait s'interpose comme un intrus, exerce une fascination, envoûte, un sentiment dans lequel l'horreur, la répulsion tient une part non négligeable :

La chambre s'envolait. Mes yeux se rivaient à ce visage, jailli du collet tranchant de la cuirasse dans une phosphorescence d'hydre neuve et de tête coupée, pareil à l'ostension aveuglante d'un soleil noir... Sa lumière se levait sur un au-delà sans nom de vie lointaine, faisait en moi comme une aube sombre et promise. ... transformant le lieu clos de la chambre en un navire en partance.

Le tableau représente Piero Aldobrandi en train de broyer une rose rouge, emblème d'Orsenna qu'il a trahie, avec en arrière-plan une « scène de carnage » : la flotte d'Orsenna assiège Rhages, la capitale du Farghestan, dont le traître assure la défense. Aldo est comme anesthésié, il se sent invité au dépassement de ses limites, à la transgression.

Au cours d'une promenade avec Vanessa à l'île de Vezzano sur un navire qui se révèle être le bateau espion découvert dans le port désaffecté de Sagra, Aldo cède au charme de la jeune femme et se sent sous l'emprise de sa volonté. Après une journée de solitude voluptueuse, du sommet de l'île, Vanessa, montre à l'horizon, au-delà de la mer des Syrtes, telle une cible désirable, le Tängri, le volcan qui domine Rhages :

Une montagne sortait de la mer, maintenant distinctement visible sur le fond assombri du ciel. Un cône blanc et neigeux, flottant comme un lever de lune au-dessus d'un léger voile mauve qui le décollait de l'horizon, pareil, dans son isolement et sa pureté de neige, et dans le jaillissement de sa symétrie parfaite,

à ces phares diamantés qui se lèvent au seuil des mers glaciales. Son lever d'astre sur l'horizon ne parlait pas de la terre... Sa lumière froide rayonnait comme une source de silence, comme une virginité déserte et étoilée. C'est le Tängri, dit Vanessa sans tourner la tête.

Dans Maremma où Aldo passe dorénavant de longs moments aux côtés de Vanessa, de nombreux signes indiquent que la population est en proie à une excitation quasi mystique. Pour des raisons mystérieuses on se met à reparler du Farghestan avec passion, dans le peuple, comme dans les milieux aristocratiques. C'est Sodome et Gomorrhe, tout est jouissance, abandon, désordre, confusion, relâchement des mœurs, provocation à la débauche, exhibitionnisme, sadisme. Apparaissent des illuminés et des prophètes. A l'église Saint-Damase, Aldo, la nuit de Noël, entend de la bouche d'un prédicateur un sermon d'apocalypse.

Gagné par l'exaltation qui imprègne Maremma, Aldo commet l'irréparable. Une nuit, au cours d'une « croisière » de reconnaissance, alors qu'il commande la patrouille côtière, il franchit la frontière marine, la ligne rouge de partage des eaux. Dans une exaltation calme, il conduit *Le Redoutable*, de l'autre côté de la mer, comme sous l'emprise d'un rêve. A bord l'excitation est à son comble et la vue des côtes farghiennes réveille l'ardeur belliqueuse des marins. Mais devant Rhages, le navire essuie trois coups de canon, annonciateurs d'un embrasement général. L'incident diplomatique sera le prétexte à la reprise de la guerre dont les premiers et ténus linéaments sont à peine esquissés à la fin du roman.

Aldo prend conscience qu'il a « objectivé en volonté » des désirs épars. Une nuit, un émissaire farghien, « parlementaire de guerre » à la beauté du diable, lui fait une étrange visite :

... silhouette vigoureuse et cependant assez gracile... à l'extrême distinction de la voix... peau sombre... yeux aigus et fixe... légèrement bridés au regard lourd... une silhouette glissée d'un autre monde... son sourire un peu cruel était séduisant... La lente, la silencieuse ondulation de reptile qu'il avait eue pour sortir de l'ombre et pour s'y évanouir, la fascination qu'avaient exercée sur moi ses yeux et sa voix et l'heure très tardive m'avaient donné à croire à une hallucination...

L'envoyé souhaite obtenir un désaveu quant à la nature intentionnelle de l'acte accompli. Il tient à peu près les mêmes propos que Marino :

Il n'est pas bon que l'imagination vienne à un peuple quand il est trop vieux.

Marino est chassé des Syrtes. Au cours d'une dernière conversation avec Aldo destinée à le persuader de tout faire pour maintenir le *statu quo* dans lequel

sommeille la cité-État, s'apercevant qu'il ne peut le convaincre, il tente de le pousser dans le vide et - accident ou suicide ? - bascule et disparaît dans les fonds vaseux de la lagune.

Aldo rentre à Orsenna. Il y est accueilli en héros dans les salons, plongeant les femmes dans un envoûtement. L'état des esprits dans la capitale évoque celui de la III^e République finissante. La rue s'agite. S'y mêlent à une anticipation mystique du grand jour, les complots florentins... Aldo est convoqué au Conseil de Surveillance par Danielo, un vieillard, l'un des maîtres machiavéliques des instances secrètes de la cité. Celui-ci lui exprime qu'en fait il n'est pas mécontent que les choses en soient arrivées à ce point et qu'il a tout fait pour en arriver là :

... j'étais avec toi sur le bateau.

Aldo comprend à quel point son acte d'apprenti sorcier a été savamment fomenté par le pouvoir en place. Mais il est déjà trop tard : « Orsenna est *entrée en scène* maintenant » et selon les derniers rapports, les cavaliers du Farghestan contournant par l'est la mer des Syrtes, se rapprochent ; la guerre est imminente.

Ainsi, ils viennent ! dis-je, et toute ma colère tomba d'un coup pour faire place à un sentiment de certitude et de tranquillité merveilleuse : c'était comme si la torpeur des sables avait été transpercée tout à coup du bruit de milliers de fontaines - comme si, sous le choc des milliers de pas de l'armée mystérieuse, à l'infini autour de moi le désert fleurissait.

3. La géopolitique d'un monde imaginaire

Le Rivage des Syrtes se situe dans une géographie imaginaire. Dans cet univers de fiction, les Syrtes, le rivage d'une mer fermée, un grand golfe marin, évoquent la *Syrta major*, le golfe de la Grande Syrte, qui borde les côtes libyenne de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque, la Petite Syrte, *Syrta minor*, étant le golfe de Gabès en Tunisie. La mer huileuse et chaude stagne à la façon d'un marécage, les tempêtes y sont « exceptionnelles », c'est une « mer de soie aux lentes ondulations molles ».

La poésie des lieux, comme des instants, forme la substance du texte. Le paysage dominant dans la province des Syrtes « lissant vers le dépouillement absolu », découvert, un jour de pluie dans la brume par Aldo, évoque davantage la Bretagne - la presqu'île de Guérande et l'estuaire de la Loire - que les rivages méditerranéens. Il est constitué d'une lande rase, d'une mer de joncs, de marécages, de lagunes et de vasières. A la fois concret et puissamment symbolique, ce paysage de confins, dépouillé et plat, crée une atmosphère de solitude, de léthargie et de pourrissement et invite au rêve jusqu'au vertige et à sa matérialisation.

Et puis, il y a un décor nullement européen de désert et de steppe, de terres oubliées battues par les vents, vide d'où peut surgir la multitude dévastatrice, matrice d'où naissent les envahisseurs - la région a été envahie par les Arabes - et les mouvements mystiques. Aux confins des terres d'islam, ces paysages évoquent tantôt l'Afrique du Nord tantôt l'Asie musulmane, mineure ou centrale.

La Seigneurie d'Orsenna, « espèce d'*Empire du Milieu* », se situe entre Méditerranée antique et médiévale et Utopie de pure fiction romanesque. Selon Gracq lui-même, le nom d'Orsenna « vient du roi étrusque Porsenna, dont j'ai fait sauter le P initial... » Elle doit beaucoup à l'Italie. Orsenna, avec ses quartiers de la ville basse séparés par des murailles médiévales de la haute ville, noyau primitif sur une colline abrupte autour de la cathédrale Saint-Jude et du sévère palais féodal du Conseil de Surveillance, avec ses clochers, ses dômes et ses jardins, évoque en particulier Urbino mais aussi Sienne, Assise ou Todi, même si Gracq, dans *Lettrines II*, déclare avoir été inspiré par la Montagne Sainte-Geneviève, par son « caractère monumental, claustral et froid... un morceau d'une Rome bâtarde, à la fois antique et jésuite, échoué à l'écart sur sa colline... »

Maremma tire son nom de la région italienne de la Maremme, sur le littoral toscan, région basse et insalubre, redoutée pour ses fièvres paludéennes. Elle porte le surnom de « Venise des Syrtes » et Venise prête à Maremma sa topographie. Jadis prospère en raison du commerce avec l'Orient, Maremma est devenue une ville morte avec la guerre. Elle s'engloutit dans la vase, étouffe dans les effluves empoisonnés qui montent des eaux mortes de la lagune. Il y plane une « odeur stagnante de fièvre » :

Maremma aujourd'hui était une ville morte, une main refermée, crispée sur ses souvenirs, une main ridée et lépreuse, bossuée par les croûtes et les pustules de ses entrepôts effondrés et de ses places mangées par le chiendent et l'ortie... Maremma était la pente d'Orsenna, la vision finale qui figeait le cœur de la ville, l'ostension abominable de son sang pourri et le gargouillement obscène de son dernier rôle.

Au cœur de la ville, le sanctuaire de Saint-Damase dont l'architecture - les hautes coupes persanes dorées, comme celles de la basilique Saint-Marc -, est caractérisée par ses emprunts à l'Orient byzantin. Y trouvent refuge les marginaux de la ville ; l'endroit « sent le souffre », a abrité des sectes hérétiques, diverses communautés en lien avec les églises d'Orient et des groupes secrets islamiques. Il constitue une réserve d'énergie non encore canalisée qui peut être utilisée à toutes les fins, même les plus catastrophiques.

Ces villes sont exposées au péril de la mer et des eaux et menacées d'un retour au néant par les forces obscures de la nature, comme l'a été Sagra, une ville bâtie de granit et de marbre qui évoque la splendeur passée d'Orsenna. C'est le destin de l'ancienne ville de Fatehpur Sikri, fondée au XVI^e siècle près d'Agra, dans le nord de l'Inde, qui fournit à Gracq le modèle de Sagra. Destinée à servir de capitale à l'empire Moghol, elle dut être abandonnée faute d'eau.

Venise prête à Orsenna sa constitution politique, celle d'une république aristocratique où le pouvoir appartient, comme à Venise, aux familles patriciennes dont les rivalités sont évoquées à plusieurs reprises. Cité-Etat, elle est dirigée par un pouvoir collégial, abstrait, occulte : la Seigneurie, terme utilisé pour désigner la Venise médiévale avant que ne s'impose le mot de *Sérénissime*. Le pouvoir suprême appartient à Orsenna au Sénat, au Conseil de Surveillance - qui évoque le conseil des Dix créé à Venise en 1310 - mais surtout à des « bureaux » anonymes. Son drapeau, la bannière rouge de Saint-Jude, évoque le drapeau de Venise rouge et or. Quant à la devise d'Orsenna, *In sanguine vivo et consilio mortuorum supersum*, « Je jure dans le sang des vivants et la sagesse des morts », elle rappelle, comme le rouge de la bannière, le sang versé dans les guerres du passé.

La Seigneurie n'est plus qu'un « chef d'œuvre de quiétude et de sommeil », « un corps politique momifié », sclérosé, en pleine déliquescence, arrivé au dernier stade du vieillissement et de la décomposition, ressemblant à un gigantesque cloaque, dont la purulence contamine tous les esprits.

Le Farghestan, à deux jours de navigation de Maremma, est une terre de mirages, de fable et d'effroi. « Croquemitaine », ogre des légendes enfantines, il rappelle la Carthage d'Hannibal des Romains, un pays « innommable », un peuple de nomades instable, imprévisible comme le volcan qui domine sa capitale. Les sonorités du nom évoquent l'Orient légendaires, l'Asie moyenne ou centrale : le Daghestan, l'Afghanistan, le Rajasthan ou le Fars ou Farsistan au sud-ouest de l'Iran.

La ville de Rhages, siège du gouvernement et de la chancellerie du pays emprunte son nom à celui, ancien, de la ville de Rasht en Iran. Le Tängri, le grand volcan enneigé qui domine la capitale dont le paysage évoque ainsi Naples sous le Vésuve ou Téhéran sous le Démavend, vient du mongol où le mot signifie « ciel » et désigne la divinité suprême d'un monde des steppes. Un Tängri qui témoigne de la présence du sacré, qui fascine Aldo et qui est le terme de son voyage. Terre de mir-Rhages mais aussi d'orage (ORsenna + RHAGes = Orage).

Du pays nous savons peu de choses si ce n'est que :

Les invasions qui l'ont balayé de façon presque continue depuis les temps antiques - en dernier lieu l'invasion mongole - font de sa population un sable mouvant, où chaque vague à peine formée s'est vue recouverte et effacée par une autre, de sa civilisation une mosaïque barbare, où le raffinement extrême de l'Orient côtoie la sauvagerie des nomades. Sur cette base mal raffermie, la vie politique s'est développée à la manière de pulsations aussi brutales que déconcertantes : tantôt le pays, en proie aux dissensions, s'affaisse sur lui-même et semble prêt à s'émietter en clans féodaux opposés par des haines de race mortelle - tantôt une vague mystique, née dans le creux de ses déserts, fond ensemble toutes les passions pour faire un moment du Farghestan une torche aux mains d'un conquérant ambitieux.

A la bannière rouge d'Orsenna répondent les armes pourpres du Farghestan au serpent - le diable ? - entrelacé à la chimère. Enfin, nous savons que :

Quelqu'un ou plutôt quelque chose aurait pris le pouvoir au Farghestan... une espèce de pouvoir occulte, disons de société secrète, aux buts mal précisés - mais certainement exorbitants, inavouables - aurait réussi à subjuguier le pays, à en faire sa chose, mettre sa main... sur tous les rouages du gouvernement.

Secte ? Mouvement messianique ou politique ? A la reprise d'activité du Tängri répond la poussée de mysticisme enflammant le Farghestan :

Je sais pourquoi là-bas le volcan s'est rouvert...

Un signe d'apocalypse, c'est-à-dire de « révélation ». A noter le symbolisme sexuel, phallique, du volcan et le nom masculin du pays auxquels s'opposent les noms féminins de la Seigneurie : Orsenna, Maremma, Sagra. D'ailleurs, le Farghestan ne va-t-il pas pénétrer la féminine Orsenna, d'abord par ses espions, la féconder de son mysticisme, puis l'envahir de ses mâles cavaliers ?

4. Le choc et le déclin des civilisations

Le Rivage des Syrtes, selon Yves Lacoste, traite des problèmes du pouvoir, ou de l'absence de pouvoir - les instances de la ville demeurant masquées derrière un perpétuel indéfini - depuis l'appareil d'Etat dans les palais de la capitale jusqu'à la petite garnison éloignée qui veille sur la frontière. Les hommes et les problèmes auxquels s'attache Gracq relèvent essentiellement de la catégorie du politique : les principaux personnages appartiennent à des grandes familles de la République. Gracq montre les rivalités de ces familles, en particulier la stratégie des Aldobrandi. Enfin, il évoque un phénomène politico-religieux qu'est cette mystérieuse subversion qui

se propage à partir du Farghestan et s'attaque aux structures sur lesquelles repose la société d'Orsenna. A la fin du roman, le narrateur suggère même que la prise du pouvoir par Danielo est du même ordre que celle qui s'est produite au Farghestan, que « ces forces à la croissance pleine d'ombre » peut-être s'accordent.

L'entreprise de déstabilisation qui se fonde sur une idéologie messianique s'appuie sur les revendications des plus humbles et s'attaque aux structures aristocratiques avec l'appui des Aldobrandi dont la devise est éminemment géopolitique - *Fines transcendam*, « Je transgresse, je transcende les frontières ». La guerre est d'abord subversive sapant les fondements de la vieille société d'Orsenna. Hâtée par les rivalités entre les grandes familles, les complots et les trahisons, nourrie par l'activité subversive des agents du Farghestan, elle se présente d'abord comme une lutte pour le pouvoir. Mais très vite le jeu politique est dépassé par une dynamique de catastrophe et le thème de la connivence complice ou involontaire d'une société avec les forces qui veulent sa destruction éveille bien des souvenirs. La légende veut ainsi que ce soit une jeune fille chrétienne qui ait ouvert les portes de Rome aux Barbares.

Dans *Le Rivage des Syrtes*, le mouvement de l'Histoire épouse celui de la rêverie intime, obsessionnelle qui s'enclenche sur une perspective qui n'est plus celle d'individus, mais celle d'un peuple, comme l'écrit rétrospectivement Julien Gracq dans *En lisant en écrivant* :

C'est cette remise en route de l'Histoire, aussi imperceptible, aussi saisissante dans ses commencements que le premier tressaillement d'une coque qui glisse à la mer, qui m'occupait l'esprit quand j'ai projeté le livre. J'aurais voulu qu'il eût la majesté paresseuse du grondement lointain de l'orage... préparé qu'il est par une longue torpeur imperçue.

« Torpeur », climat étouffant d' « orage », « tressaillement », rumeur d'alarme sont les dominantes climatiques du roman. Attente de la guerre, comme dans cette évocation des années 1930, dans *En lisant en écrivant* :

... la montée de l'orage dura neuf ans, un orage si intolérablement lent à crever, tellement pesant, tellement livide à la fois et tellement sombre, que les cervelles s'hébétaient animaleusement et qu'on pressentait qu'une telle nuée d'apocalypse ne pouvait plus se résoudre en grêle, mais seulement en pluie de sang et de crapauds.

A la lecture du roman on peut être tenté par une lecture d'événements historiques. Derrière Orsenna surgit le fantôme de la France d'avant 1940, paralysée dans son évolution, immobilisée dans la « drôle de guerre » et déjà, secrètement,

pour une partie de la société, en connivence avec l'ennemi. Le cimetière de l'Amirauté évoque les cimetières de la Grande Guerre. Pourquoi pas la guerre froide ou plus proche de nous, ce *Choc des civilisations* dépeint par Samuel Huntington ou le spectre de l'islamisme radical et du terrorisme d'Al-Qaïda ou de l'Etat islamique ? Le roman, dans son intemporalité, atteint l'universel.

En 1951 cependant, à la question d'un critique qui pour *Les Nouvelles littéraires*, tente de rapprocher le roman de l'histoire contemporaine, Gracq souligne :

La guerre n'y est que symbolique et il me semble que c'est un roman qui demeure très au-delà des contingences... Je reconnais néanmoins qu'il reflète - extrêmement déformées, transposées - certaines préoccupations actuelles ; c'est qu'il a été écrit dans le climat de l'époque auquel n'échappe pas qui veut, celle d'une fin de civilisation.

Gracq ne fait pas mystère de ses sources d'inspirations. Il emprunte au *Déclin de l'Occident* de Oswald Spengler, ouvrage paru en 1918 et 1922 en Allemagne, l'idée inverse de celle de l'optimisme scientifique et démocratique, du vieillissement des sociétés à l'image de celui des organismes vivants et du processus qui change une « culture » en « civilisation » à mesure que la force d'invention se fige, se sclérose.

La Seigneurie est ainsi comparée à un vieillard :

La Seigneurie d'Orsenna vit comme à l'ombre d'une gloire que lui ont acquise aux siècles passés le succès de ses armes contre les Infidèles et les bénéfiques fabuleux de son commerce avec l'Orient : elle est semblable à une personne très vieille et très noble qui s'est retirée du monde et que, malgré la perte de son crédit et la ruine de sa fortune, son prestige assure encore contre les affronts de ses créanciers ; son activité faible mais paisible encore, et comme majestueuse, est celle d'un vieillard dont les apparences longtemps robustes laissent incrédule sur le progrès continu en lui de la mort.

Danielo dans le dernier chapitre, récuse la métaphore et la présente comme une simple application d'une loi générale d'entropie :

Un Etat ne meurt pas, ce n'est qu'une forme qui se défait... Et il vient un moment où ce qui a été lié aspire à se délier, et la forme trop précise à rentrer dans l'indistinction... Cela s'appelle mourir de sa bonne mort... alors les temps sont venus, alors il est temps que les trompettes sonnent, que les murs s'écroulent, que les siècles se consomment et que les cavaliers entrent par la brèche, les beaux cavaliers qui sentent l'herbe sauvage et la nuit fraîche, avec leurs yeux d'ailleurs et leurs manteaux soulevés par le vent.

La fin est apocalypse ; la mort annonce la renaissance. L'officiant de Saint-Damase, inspiré par le manichéisme évoque ainsi l'ancienne croyance en un monde fait de lumière et de ténèbres dans lequel l'homme accède au salut lorsque son être lumineux parvient à s'affranchir de la gangue de la matière. De même, il multiplie les références à l'*Apocalypse de Jean* et à l'*Evangile selon Matthieu* :

Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'Épée [l'épée qu'Aldo brandi(t)].

Julien Gracq choisit ici le registre religieux pour traduire la fascination angoissée d'un peuple qui cède au vertige de la chute. Prophétique, hérétique, apocalyptique, le discours religieux annonce à grand renfort de visions, de signes et d'oracles la fin et le commencement, la nuit, la catastrophe et la clarté du salut.

Bibliographie

- Cahiers de l'Herne*. 1997. « Julien Gracq », in n°20. Paris : L'Herne/ Fayard.
- Charron, H. 2000. *Un voyage à Orsenna, Travail personnel de fin d'études*. Ecole d'Architecture de Nantes Atlantique.
- Cogez, G. 1995. *Julien Gracq Le Rivage des Syrtes*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Faye, E. 1996. *Le Sanatorium des malades du temps, Temps, attente et fiction, autour de Julien Gracq, Dino Buzzati, Thomas Mann, Kôbô Abé*. Paris : José Corti.
- Gracq, J. 1951. *Le Rivage des Syrtes*, 1951. Paris : José Corti.
- Gracq, J. 1967. *Lettrines*. Paris : José Corti.
- Gracq, J. 1974. *Lettrines II*. Paris : José Corti.
- Gracq, J. 1981. *En lisant en écrivant*. Paris : José Corti.
- Gracq, J. 1989. *Œuvres complètes*, Tome I. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- Gracq, J. 1995. *Œuvres complètes*, Tome II. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- Guiomar, M. 1982. *Trois paysages du Rivage des Syrtes*. Paris : José Corti.
- Haddad, H. 2004. *Julien Gracq, la forme d'une vie*. Paris : Zulma.
- Jourde, P. 1991. *Géographies imaginaires*. Paris : José Corti.
- Lacoste, Y. 1987. « Julien Gracq, un écrivain géographe ; *Le Rivage des Syrtes*, un roman géopolitique » in *Hérodote* n° XLIV. Paris : La Découverte.
- Le Guillou, P. 2002. *Le Déjeuner des bords de Loire*. Paris : Mercure de France.
- Le Magazine littéraire*. 2007. « Julien Gracq, le dernier des classiques », n° 465, juin.
- Le Magazine littéraire*. 1981. Dossier consacré à « Julien Gracq », n° 179, décembre.
- Murat, M. 2007. *L'Enchanteur réticent, Essai sur Julien Gracq*. Paris : José Corti.
- Murat, M. 1983. *Le Rivage des Syrtes de Julien Gracq, Etude de Style*. Tome I. *Le Roman des noms propres*. Tome II. *Poétique de l'analogie*. Paris : José Corti.
- Revue 303*. 2006. « Julien Gracq ». *La Revue culturelle des Pays de la Loire*, n°93, novembre. Nantes.
- Vouilloux, B. 2007. *Julien Gracq, La Littérature habitable*. Paris : Hermann.